

Adriana Asti
SE SOUVENIR ET OUBLIER

Propos recueillis par
René de Ceccatty

Portaparole



Peter Lindbergh

Jouer

Je voulais simplement partir de chez moi, quitter ma famille. Aller quelque part sans savoir encore où. Je ne savais pas que j'irais jusqu'à Rome pour cela. J'ai suivi une troupe de comédiens qui était de passage dans une ville de montagnes où j'étais en vacances. J'étais incapable d'être une actrice, mais je les ai suivis parce qu'ils me l'ont proposé. Mon unique but était de fuir ma famille.

Mon père, à qui le directeur de la troupe s'est adressé, a répondu :

— Mais c'est une incapable. Elle ne peut rien faire de ses dix doigts.

J'ai insisté tant et plus, alors mon père a dit :

— Vas-y.

Il était certain que je reviendrais, tant il était convaincu de mon incapacité totale, dans tous les domaines. Il avait parfaitement raison, mon père. J'étais incompétente. On m'a donné des petits rôles : l'esclave ivrogne dans le *Miles gloriosus* de Plaute. J'avais dix-huit ans et j'étais censée interpréter un quadragénaire. J'étais un page dans *La Nuit des rois* de Shakespeare. Je devais chanter, mais on me doublait en coulisses. C'était moi qui étais chargée de la mise, de placer les objets en scène

avant le lever de rideau. Je mélangeais tout. Personne ne trouvait rien à sa place. Mais je ne manquais ni de sérieux, ni de bonne volonté. Pour un rôle minuscule, je me maquillais des heures avant de paraître sur scène. C'était là ce qui comptait. Ce sont les théâtres vides qui me plaisaient. Je restais là, avant tout le monde, quand on ne jouait pas. La scène déserte, les coulisses, les fauteuils de l'orchestre dans le noir. Le spectacle lui-même ne m'intéressait pas du tout, puisque je n'avais pas le moindre talent. Néanmoins, j'attendais ma chance, comme dans *All About Eve*. J'espérais que la protagoniste tombe malade, pour la remplacer. Mes parents étaient horrifiés, quand ils ont appris que j'allais enfin avoir un rôle important. Parce que c'est ce qui a fini par se produire. Le journaliste Enzo Biagi avait écrit une pièce pour une actrice alors célèbre et âgée, Andreina Pagnani. Chose incroyable, on m'a proposé le rôle. Je l'ai joué à Milan au théâtre Olimpia. Giorgio Strehler m'a vue et m'a engagée au Piccolo. Il ne faut pas croire que les problèmes essentiels aient été résolus, puisque même au Piccolo, je me demandais : « Est-ce que je dois continuer à jouer sur la scène, puisque je n'ai rien d'une actrice ? ».

Je suis allée voir mon père et je lui ai dit :

— Tu avais raison, je ne suis pas une comédienne, je vais arrêter.

Mon père était ravi, le directeur, Paolo Grassi, beaucoup moins, parce que j'avais signé un contrat. Et pour un contrat, je suis restée actrice. Mais au bout d'un an, la situation s'est encore aggravée : la Prima Donna, la principale comédienne de la troupe, Lilla Brignone, a quitté

le Piccolo et m'a demandé de la suivre pour lui donner la réplique. Lilla Brignone était une dame toute en fourrure, qui scintillait de toutes les lumières qu'avaient alors les Prime Donne. Quand Strehler avait monté *Elisabetta d'Inghilterra* de Ferdinand Bruckner, il avait reconstitué la cour d'Angleterre et la cour d'Espagne sur la scène. Et, à un certain moment, les deux cours se croisent. Les Espagnols, quand ils voyaient la Brignone, faisaient la révérence.

Et Strehler hurlait :

— Idiots ! Vous êtes espagnols, vous êtes en Espagne ! Vous ne voyez pas Elisabeth, vous devez l'ignorer ! Arrêtez-moi ça !

C'était ça, la Prima Donna. Bref, la Brignone m'a proposé de la suivre. Mais je n'avais aucune envie d'incarner un personnage. Ce qui me suffisait, c'était de me maquiller et d'avoir une loge, d'être en coulisses. Elle serait la vedette et moi, ce qu'on appelait la « jeune première ». Et j'ai continué, dans cette incapacité où j'étais de jouer, avec ce sentiment d'incompétence. Et puis un soir, où je ne m'y attendais pas, j'ai éprouvé ce qu'on pourrait appeler le plaisir de jouer. C'était dans *L'Éventail* de Goldoni. Soudain, ça m'amusait d'être sur scène : c'était un sentiment très nouveau, imprévu. Il y avait donc, en plus du plaisir d'être dans un autre monde, celui de jouer ? Une petite lampe s'est alors allumée en moi.

Le vrai succès, celui qui fait plaisir au moment du salut, celui qui fait qu'on se dit : « Tiens, ils sont contents. Peut-être qu'au fond, je suis à ma place ici, devant eux », a commencé avec *Ce soir on improvise* de Pirandello. Les rôles se sont enchaînés. Le théâtre, c'est comme le dé-

sert pour les bédouins ou la mer pour les marins : ils ne se posent plus la question de savoir pourquoi ils sont là, sur le sable, sur la mer. Et alors on ne quitte plus le navire. Ceux qui font du théâtre ne peuvent plus lâcher la scène. Que faire d'autre ? De toute façon, je me suis habituée à être là. Je me suis accrochée. Les acteurs veulent s'exhiber, mais ce plaisir très fort de s'exhiber à un public qui sera content se paie lui-même très cher. Mais je n'avais pas la moindre inclination à m'exposer ainsi devant les autres. Quand j'étais petite, à la maison, à Noël, j'étais si timide que je devais réciter mes poésies derrière une porte. Je n'éprouvais aucune gratification à m'exhiber. S'exhiber est un plaisir qui coûte ! La seule chose qui me plaisait, c'était de vivre dans un monde insolite : les habilleuses, le souffleur, ce qui entourait le théâtre. Côté quelques grands acteurs, parfois, oui. Memo Benassi, qui m'a appris un geste de la Duse, par exemple. Et Luchino Visconti qui a fait la même chose, un an plus tard.

Il m'a dit :

— Je vais t'apprendre le geste de la Duse.

Et alors je l'ai essayé dans une pièce de Thomas Wolfe, sous sa direction. On ne se rappelle pas le résultat.

Ce qui m'aidait, c'était moins les rôles que je tenais que le fait de jouer, d'être sur la scène. Quand on est en scène, on reçoit l'amour de tant de personnes ! C'est un grand soulagement. Mais s'exhiber est une chose terrible, parce qu'on en ressent une affreuse culpabilité. Je n'ai jamais réussi à la surmonter. Je suis toujours angoissée d'entrer en scène. Mais c'est l'angoisse d'éprouver l'indescriptible plaisir de se retrouver en scène. C'est un

cercle vicieux. Je n'ai jamais été aidée par un personnage. Bien sûr, j'ai aimé jouer les pièces qu'on a écrites pour moi. Mais je n'ai jamais rêvé de jouer tel rôle ou telle pièce en particulier. C'est la scène, le rideau, le désert, le vide du théâtre, les gens qui entrent, qui repartent. Ce n'est pas la pièce elle-même, c'est le fait d'être dans un lieu qui n'existe pas, voilà la chose la plus belle ! Petite, on m'amenait souvent au théâtre Gerolamo où jouaient des marionnettes en papier mâché, que pendant des années j'ai prises pour de vraies personnes. Elles étaient d'une taille inhabituelle : ni petites ni grandes. D'une couleur rougeâtre et brillante, qui me rendait un peu soupçonneuse. Mais j'aurais beaucoup aimé être une d'entre elles. Et comme ça, me voici ! Au théâtre, ce qui est merveilleux, c'est que pendant une heure et demie, deux heures, l'acteur sur scène peut penser à tout ce qu'il veut. À n'importe quoi. À tout ce que tu pourrais faire en jouant. Un soir, tu le fais, le lendemain, non. C'est un exercice très privé, secret. On peut éprouver du plaisir, on peut vouloir en finir, on peut s'en ficher. L'état d'esprit peut complètement changer d'un soir à l'autre. Le public nous fait changer, même si on ne le voit pas bien. Il nous pousse à être inventif. Je n'ai jamais le sentiment de répéter la même chose, parce que dans des limites précises et préparées, je me sens libre. Et si je m'ennuie, je me le dis intérieurement, mais personne ne le sait.

Peut-être que d'avoir écrit mon roman m'a donné plus de plaisir que d'avoir été en scène. Quand j'entends des lecteurs me dire qu'ils l'ont aimé, je me sens très heureuse. L'idée de ne plus avoir rien à faire et qu'un inconnu est en train de me lire me plaît beaucoup. J'éprouve

une énorme satisfaction. Je ne savais pas qu'elle existait. Je sais que je ne pourrais pas faire mieux, alors je suis heureuse. Au théâtre aussi, parfois j'ai cette impression que je ne pourrais jamais faire mieux que ce que je viens de faire. Au fond, je suis très optimiste. Dans mon abîme, je suis très optimiste. D'ailleurs je l'ai dit, ma mère était très inquiète de me voir aussi joyeuse.

— Mais pourquoi cette petite est-elle aussi gaie ? demandait-elle comme si c'était une pathologie !

Dans le désastre, j'étais joyeuse.

Cinéma

Le cinéma ? Je ne sais pas comment ça a commencé. Ou je le sais. Une fois, près de notre maison au bord de la mer, où je passais mes vacances en famille, on tournait un film avec Vittorio Gassman. Mon frère et moi assistions au tournage. Quelqu'un m'a proposé de tenir un petit rôle dans un autre film. Mais je ne cherchais pas à faire carrière. Quand on m'offrait une participation, j'avais des doutes. À vrai dire, je luttais pour m'enfoncer dans mon trou. J'aurais pu tout abandonner, à plusieurs reprises. Il s'en fallait de peu. Le cinéma, par certains aspects, était moins attirant, au sens où le théâtre ouvrait une vie différente, alors que le cinéma ne dure que le temps du tournage. Ce n'est pas une histoire qui se substitue à notre vie, le cinéma. Je n'avais pas le sentiment de vivre une autre histoire dans le cinéma, une autre histoire qui serait devenue la mienne. Alors que dans le théâtre, c'était mon corps, ma présence tout entière, qui durait pendant le temps des répétitions et des représentations. Au cinéma, on n'opère pas ce changement radical d'univers. Et je ne me préoccupais pas de ce que le cinéma peut apporter de plus spectaculaire et qui est sans commune mesure avec son équivalent au théâtre : la renommée. Si la notoriété venait, tant mieux,

mais je ne la cherchais pas. Et puis je n'étais pas assez belle pour faire du cinéma. En Italie, celles qui faisaient du cinéma, au XX^e siècle, étaient vraiment très belles. Il fallait avoir un beau cul, etc. Ou alors carrément être la femme d'un producteur. Peut-être aurais-je dû faire carrière en France où la beauté pèse moins sur le plateau de la balance, mais en Italie il fallait une beauté à la fois éclatante et conventionnelle. Une fois, on a cru, d'autres que moi ont cru que cette chance particulière était venue, celle de devenir une vedette de cinéma. Je jouais au théâtre *L'Alouette*, de Giraudoux. Je faisais Agnès Sorel. Je jouais extrêmement mal, comme toujours. Mais j'étais très maquillée, j'avais un très grand décolleté et je portais une perruque. Un producteur m'a remarquée sur scène et m'a convoquée. Et quand il m'a vue dans la réalité, il m'a dit :

— Mais comment, ce n'est que ça ? C'est vous ? Il n'y a rien de plus ?

Il m'avait vue beaucoup plus grande, plus belle, mieux faite sur scène. Et j'ai répondu :

— Eh bien oui, c'est ça, l'effet de la scène !

— Votre taille ?

— La scène change les proportions.

— Vos cheveux blonds ?

— Il y a des perruques.

— Vos formes ?

— Eh bien, vous les voyez. Elles sont ce qu'elles sont. Je n'y peux rien.

Voilà, ça c'est arrêté là, ce jour-là. Mais ça n'a en rien modifié ma vie puisque je n'avais à vrai dire aucune attirance pour le cinéma. S'il faut être tout à fait sincère, la

vérité, c'est que je ne correspondais à rien. Parfois, je doublais d'autres actrices : Stefania Sandrelli, Claudia Cardinale, Lea Massari, etc. toutes celles qui, pour une raison ou pour une autre, ne pouvaient pas encore faire entendre leur voix. Et puis un jour, j'en ai eu par-dessus la tête. Je n'allais pas passer ma vie derrière un micro. Luchino a failli m'engager pour les *Nuits blanches*, mais la production a préféré Maria Schell, et Luchino s'est laissé convaincre. Elle ne savait faire que deux choses, qu'elle faisait très bien : rire en pleurant et pleurer en riant. Mais peu importe. C'est le théâtre qui m'aspirait. Ce qui m'intéressait était de cesser d'avoir une vie ordinaire, de pouvoir enfin faire disparaître tout l'environnement quotidien : ne plus voir personne, ne plus être invitée à des dîners mortels. Quel besoin aurais-je eu du cinéma ? Même si le cinéma est venu quelquefois me chercher. C'est le théâtre qui satisfaisait parfaitement cette ambition : celle d'une parfaite solitude. Peu m'importent les résultats à obtenir. Je n'ai jamais fait un essai, je n'ai jamais réclamé un rôle. Je prenais ce qui m'arrivait. J'ai toujours eu une nature un peu dilettante qui me venait de ma famille.

Bernardo Bertolucci était un gamin, l'assistant de Pier Paolo et le fils d'un poète qui était mon ami. La vraie figure du grand metteur en scène, voire cinéaste, c'était Luchino Visconti. Non, pas Fellini pour moi. Fellini m'a proposé de jouer le rôle de Gradisca, dans *Amarcord*, le rôle qu'a finalement tenu Magali Noël. Il me voulait plus grosse. Mais moi, lui, je ne l'aimais pas trop. Ou du moins pas comme il aurait fallu l'aimer, c'est-à-dire inconditionnellement. Il fréquentait, comme moi, les magiciens.

Nous allions voir des voyants, nous avions un ami commun, un mage turinois, un peintre antiquaire qui avait des pouvoirs extra-lucides. Fellini n'était pas un intellectuel effréné. D'ailleurs il se fichait bien de ça. Ce qui l'intéressait, c'était le rêve, et peut-être l'au-delà.

Maintenant, je peux le dire, Woody Allen est le cinéaste que j'aime le plus au monde. Sérieusement. Je l'aime tant que je vais à tous ses concerts à Rome et à Paris. Je me mets au deuxième rang. De la scène, on remarque toujours les spectateurs en blanc. Et je m'habille toujours en blanc : pour être sûre qu'il me voie. Pas une seule fois, il n'a regardé vers moi ! Et d'ailleurs, il a presque toujours les yeux fermés pendant qu'il joue de son instrument. Ce soir-là, j'ai fini par savoir dans quel restaurant il allait dîner, à Rome. J'y suis allée. Par bonheur, des paparazzi, qui le guettaient à l'entrée, m'ont reconnue et m'ont assailli, en me demandant de poser près de Woody. Il m'a vue, non sans suspicion, m'approcher de lui. Sur les photos, on dirait qu'il regarde un insecte.

Au cinéma, on n'est jamais seul. D'abord, on doit être maquillé, touché. Et je déteste qu'on me touche. Je dois même prendre un Lexomil avant d'aller chez le coiffeur. Il y a quelques années encore je ne pouvais pas entrer seule dans un café. J'ai des problèmes pour me situer au milieu des autres. Je ne mange jamais seule dans un lieu public, par exemple. Et au cinéma, on n'est jamais seul. On ne sort même pas seul de sa loge. On joue de petits bouts, puis on attend à ne rien faire, pendant des heures, au milieu de tout ce monde. Louis Jovet disait que le cinéma c'était l'art de trouver une chaise. On doit at-

tendre. Et puis, quand ce qu'on a fait est en boîte, c'est terminé. On ne pourra plus rien changer : le théâtre est une chose abstraite et solitaire. Au cinéma, il y a les techniciens, il y a les pauses, toute cette réalité prosaïque. Et puis je dois dire que ça ne m'intéresse pas. De jouer avec des partenaires. Jouer cette scène avec cet acteur ? Non, ça ne m'intéresse pas. C'est trop ennuyeux. Il n'y a pas cette abstraction, cette solitude qu'offre le théâtre. Le plaisir de jouer, ce n'est qu'au théâtre que je l'éprouve. Au cinéma, c'est après que les choses se passent. On vous dit si vous avez bien joué, si le film est un chef-d'œuvre. Bien entendu, je peux être heureuse d'y avoir participé. Mais ce n'est rien de plus qu'une question de chance. Si on obtient du succès, on est content, mais au fond de soi rien ne se passe. La satisfaction d'avoir eu de la chance, d'avoir bien fait son travail, mais rien de plus.

Chanter

En tout cas, jouer est une des choses les plus ennuyeuses au monde. Quelquefois. C'est même monstrueux d'ennui. Bon, c'est ma croix. Une actrice doit en passer par là, jouer. Chanter, c'est tout de même autre chose. Quand un ami compositeur, dans ces dernières années, m'a dit que je pouvais chanter sur scène, quel soulagement ! Je ne savais même pas qu'il y avait cette identité de chanteuse en moi. Peut-être même qu'elle n'y était absolument pas. Mais, je m'amuse beaucoup à chanter, même si je sais que je ne vais pas faire une carrière de chanteuse populaire. Je ne vais pas aller à Sanremo. Je chante comme ça me vient, et ça m'est agréable. La chanson n'appartient à personne et elle appartient à tout le monde. Alors, oui, on peut s'en servir pour la mêler à sa propre vie. Par ailleurs je ne crois pas qu'une vie soit intéressante à raconter, par où qu'on s'y prenne. Même si j'étais Dolores Del Rio, ce serait mortel. Et puis il n'y a rien de plus horrible que son propre passé qui reste là comme un vieil habit dans l'armoire. Le passé qui revient à l'esprit, qu'on ne peut s'empêcher de se rappeler. Je suis une grande admiratrice du futur.

Narcissisme

Je n'ai jamais eu aucune fascination pour moi-même ou alors trop. Je n'ouvrais pas la bouche pour entendre ma voix qui déclamait. Non, jamais. Quand j'ai voulu faire du théâtre, c'était pour mener une autre vie que celle qui aurait dû sans doute m'être destinée à l'origine. Il faut dire qu'au théâtre, il y a de la place pour les personnes différentes. Je suis différente : peut-être que personne ne le sait, mais je suis autre chose, une autre, à part. Entre autres choses, voilà ce qui me poursuit. On ne s'en délivre jamais ! C'est vrai, mon choix de devenir à tout prix une autre était un peu pirandellien. J'étais inadaptée. À chaque moment de ma vie, j'ai été inadaptée aux circonstances. Peu à peu, j'ai cherché une route où j'aurais été à ma place. J'ai eu de la chance, car j'ai fini par bien jouer, mais, je le répète, je n'étais pas une actrice. Je voulais seulement être une autre personne. J'aimais seulement la vie illusoire, la vie suspendue qu'ont les acteurs au lieu de rester chez eux, dans leur famille. Vivre avec des gens qui n'ont rien à voir entre eux, mais qui faisaient ensemble une chose qui leur permettait de partir ensemble dans des lieux lointains. Surtout, j'ai toujours aimé partir. M'en aller ailleurs. Je soupçonne que même à l'article de la mort, si je suis

consciente, je serai de bonne humeur. Mais le succès, s'il rachète un peu le sens de la culpabilité lié à la scène, ne suffit sans doute pas. J'étais humble, mais pas au point d'être modeste, tout de même. Cependant il est certain que je désirais de l'attention. Chez les sœurs allemandes, où j'allais à l'école, petite frange nazie où on nous faisait apprendre par cœur les discours d'Hitler et broder des croix gammées, assise sur mon banc, obnubilée par toutes les histoires d'auréoles et de saints, j'imaginai que j'avais au milieu du front une étoile lumineuse qui me procurerait un certain succès. Je dois préciser qu'après réflexion, mes parents ont préféré, au bout de quelque temps, me placer chez des dames anglaises...

C'est avec Luca Ronconi, pour le *Roland Furieux*, que je suis allée aux États-Unis. Là, j'ai sympathisé avec l'entourage d'Andy Warhol. Je plaisais beaucoup aux travestis. Ils me disaient tous :

— On est pareils, tu es comme nous.

Ils m'avaient apporté un tee-shirt dans ma loge et je l'ai encore : « Adriana Asti, la Reine des Gays ».

Un journaliste gay de Turin se fait appeler Adriano Asti. Je crois que c'était un de mes fans. Mais sans aucun doute beaucoup plus de gays préfèrent se reconnaître dans une actrice que dans une ménagère. Je dois dire que j'ai joué aussi dans des films très vulgaires. J'ai fait des choses qu'aucune actrice n'oserait faire. J'étais vraiment ravie. Dans *Caligula*, ils se taillaient des pipes. Le liquide — qui était fabriqué au bar de Cinecittà — giclait sur tout mon corps nu. Je jouais dans des films insensés. Probablement, les travestis se reconnaissaient-ils dans ce genre de personnages. Des films que je tournais à

Hambourg. Je suis peut-être moi-même un travesti. Je me suis travestie, dans la mesure où j'étais une actrice intellectuelle et je me suis mise à jouer dans des films quasiment pornographiques.

Je me suis déguisée en femme. Je me suis travestie en salope, ce que je n'étais pas. Je surprénais ma famille. J'avais été une jeune fille milanaise, rangée. J'étais vraiment comme un travesti, mais je n'avais pas besoin de traitement hormonal. Mes nichons étaient vrais. J'ai fait les mêmes films que les travestis. Mais quand j'ai rencontré les acteurs de Warhol, je n'avais pas encore tourné dans ces films-là. Ils m'avaient reconnue avant l'heure. Ils m'ensevelissaient sous les mots doux, les petits cadeaux, les joints, les bijoux. Si un travesti jouait un de mes rôles, il le tiendrait exactement comme moi. Le soir, quand je m'habille pour sortir, j'ai l'impression d'être un travelo. J'ai toujours eu le sentiment d'être différente des femmes et des autres êtres humains en général. Oui, toujours. J'ai pourtant essayé désespérément d'être comme les autres, peut-être comme mon frère. Mais je ne suis jamais parvenue à être pareille aux autres. Avec le théâtre, qui est une route déviée et dévoyée, je me suis retrouvée comme d'autres, qui, eux, n'avaient aucun rapport avec mon entourage d'origine. Voilà pourquoi je suis un travesti. C'est une libération et le travail lui-même devient agréable.

Par exemple, quand j'ai joué avec Copi, dans les *Bonnes* de Genet, nous formions un couple parfait, lui et moi. Lui était Madame et moi Solange. Il ne savait même pas ce qu'il faisait. Il se maquillait pendant des heures. Il se mettait toutes sortes de couleurs comme un

perroquet d'Amazonie. Il étendait par terre une fourrure de renard blanc, qui était son costume, dans sa loge, pour qu'on n'ait pas froid. Il fumait, il buvait comme un fou. Je lui donnais des comprimés de Témesta pour le calmer. J'adorais son petit corps. Je le touchais tout le temps. J'étais fascinée.

Je lui demandais :

— Comment tu fais, avec ton petit corps ?

Et puis j'ai joué sa pièce *Eva Perón*. Luchino est venu me voir trois fois. On faisait ça dans un cirque, c'était divin. Je faisais caca — je faisais semblant tout de même ! — sur le visage de l'infirmière. J'enlevais ma culotte et je lui chiais dessus. J'étais très heureuse. Je voulais tout transgresser. Dans les années soixante-dix, je me suis retrouvée dans un monde qui était le mien, je faisais enfin ce qui entraînait dans la normalité, mes transgressions étaient partagées. Personne ne pouvait plus dire, ni même penser ou savoir que j'étais folle.